Questions à la littérature

Robert Mélançon

Volume 31, numéro 5 (185), octobre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mélançon, R. (1989). Compte rendu de [Questions à la littérature]. *Liberté*, 31(5), 110–121.

REVUE DES REVUES

ROBERT MELANÇON

QUESTIONS À LA LITTÉRATURE

Le XX^e siècle a été court, si l'on veut bien admettre que les siècles ne comptent pas toujours cent ans, qu'ils se dilatent et se contractent comme jadis les heures romaines, plus longues ou plus courtes selon la saison. L'Édit de Nantes inaugure le XVII^e siècle, qui se prolonge jusqu'à la mort de Louis XIV; de même, le XIX^e s'ouvre sur le roulement de tambour de 1789 et s'alanguit quelque cent vingt ans plus tard dans l'interminable crépuscule de la Belle Époque, daguerréotypes, exposition universelle et robes à panier. Entre les deux, cela ne laisse qu'un XVIII^e siècle bien bref, mais il eut l'allégresse de la musique de Rameau. Celui qui s'achève, pour chargé d'événements qu'il ait été — le massacre des Arméniens, la Somme, Verdun, Octobre, le Crash, la Dépression, Guernica, le Génocide, Hiroshima, le Goulag: c'est bien assez de cendres et de sang pour faire un siècle — comptera au total peu d'années: d'août quatorze au milieu des années quatre-vingt, à 1984, disons, pour faire une somme ronde. L'année fatidique d'Orwell — elle fut tout autre qu'on l'appréhendait mais peut-être ne perdons-nous rien pour attendre — peut bien servir de borne emblématique au siècle moderne, quoi qu'il en soit d'un millésime précis duquel on disputerait en vain.

Depuis quelque temps, tout sent la redite et le bilan: la politique reaganienne et tatchérienne, la révolution — un vrai tour complet — des ayatollahs, le retour à hue et à dia, de ceci et de cela, du sujet, du récit, de la mélodie, de la démocratie, pêle-mêle, le discrédit du marxisme, du nouveau roman, de la

peinture abstraite, de l'architecture fonctionnelle. Le tout sur fond de procès: Staline, Heidegger, le Bauhaus, les *liberals* américains, l'avant-garde littéraire, Paul De Man, tous passent au banc des accusés dans des affaires plus ou moins ténébreuses, jamais vraiment instruites, aussitôt jugées dans un bruit de chasse d'eau. *Déconstruction*: tel est bien le maître mot de ces années. On déconstruit tout à la fois, dans une sorte de panique, on démonte la baraque. N'importe quoi plutôt que la modernité, semble-t-on dire: nous sommes, nous ne sommes que *postmodernes*. Aussi on peut parier que va reprendre crédit à peu près tout ce qu'on avait cru fini, définitivement classé; cela aura «fait retour» comme on dit en français déconstruit. Témoin *Digraphe*¹, où l'on s'essouffle à rejoindre l'époque en affichant un triple programme: «Néo-classicisme Déconstruction Révolution» — on dirait aussi bien: «Narcissisme Divagation Répétition». Ce tohu-bohu, sans doute, n'est qu'un moment, celui des soldes de fin de saison. On brade de vieilles choses neuves qui ne trouvent plus preneur. Mais on se garde de faire table rase: on réemploie des «fragments», qu'on bricole. Des épigones appellent cela «l'impureté», le «nouveau baroque».

Ce préambule a dérivé. Je le laisse en hors-d'œuvre. Il m'a été dicté par la lecture de trois numéros de revue dont la publication simultanée prend valeur d'événement.

Ce printemps à Paris, cet été à Montréal, cet automne encore si l'on veut bien, n'importe où, il fallait, il faut lire à la suite le numéro 54 du *Débat*² (daté mars-avril 1989, dépôt légal en mai, mis en vente à Montréal en juillet) intitulé «Questions à la littérature», le numéro 532 de *La Quinzaine littéraire*³ (du 16 au 31 mai 1989) intitulé «Où va la littérature

1. Le Mercure de France, 26, rue de Condé — 75006 Paris.

2. Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris.

3. 43, rue du Temple, 75004 Paris.

française?», et le numéro 26 de *L'Infini*⁴ (été 1989) intitulé «Génération 89» avec, sur une bande rouge, le slogan «Nous voilà». *Le Débat* propose un ensemble de réflexions sur la littérature aujourd'hui, le plus riche qu'on ait pu lire depuis longtemps. *La Quinzaine littéraire* livre les résultats d'une enquête à laquelle se sont prêtés une trentaine d'écrivains qui ont répondu à trois questions, sur la fin des avant-gardes, sur leurs lectures et leur projet d'écriture, sur la crise de la vie littéraire. *L'Infini* présente une anthologie de vingt-deux auteurs nés entre 1947 et 1965. Ensemble, ces trois numéros esquissent un tableau de la littérature française deux siècles après la prise de la Bastille, cinq ans après 1984, douze ans avant 2001 — à chacun de fixer ses repères chronologiques.

Avant toute autre considération, un peu d'arithmétique élémentaire: ces trois revues ont fait appel à 98 collaborateurs. Aucun de leurs textes, ou c'est tout comme, n'est indifférent ou nul; la plupart donnent à réfléchir ou à songer; on souhaite en conserver et en relire plus d'un. Il faut cultiver son ignorance pour gémir sur la pauvreté de la littérature française actuelle.

Le Débat ouvre le plus vaste horizon en posant quelques questions fondamentales. Y a-t-il place pour des classiques dans la culture contemporaine? Que signifient la déroute des avant-gardes et toute une série de «retours» qu'on aurait crus impensables? Quels rapport peut-on établir entre l'histoire et la fiction? Comment expliquer la désaffection qui frappe la poésie? Marc Fumaroli, Jean Molino, Jean Starobinski, George Steiner et Paul Bénichou apportent à la première des réponses élaborées, qui contribuent à un important débat en cours dans la plupart des pays occidentaux: qu'on se rappelle le retentissement, il y a peu, du livre d'Allan Bloom, *L'Âme désarmée*, même s'il a été peu ou mal lu, loué ou condamné sans nuances, d'avance, en fonction de petites guerres idéologiques qui n'ont aucun intérêt. Ce qui est en jeu dans une question

4. Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris.

comme celle-là, c'est le concept même de culture. Je dirais quant à moi que la disparition brutale des classiques, au sens traditionnel du terme, correspond dans l'ordre intellectuel et moral au gâchis écologique dans l'univers physique. Dans l'un et l'autre cas, on ruine sottement la possibilité même d'un avenir, et on échange les biens les plus précieux, irremplaçables, pour d'infâmes succédanés. Par quoi a-t-on remplacé l'étude des *Bucoliques* dans l'enseignement secondaire? Que fait-on du bois pour lequel on aura bientôt rasé les dernières forêts tropicales? Du stylo jetable au texte jetable, tout se vaut. Toutefois George Steiner relève un paradoxe bien inattendu:

Notre siècle est celui qui, depuis la Renaissance, est le plus pénétré de mythes classiques. Le marxisme s'est articulé autour de l'invocation de Prométhée. Œdipe, Oreste, Électre, Narcisse fournissent à Freud et à la psychanalyse une taxinomie fondamentale et indispensable. C'est un Ulysse qui renouvelle, qui met en question radicale, le statut du langage et de la narration. [...] Un Stravinski, un Picasso ne sauraient se passer d'Œdipe, d'Apollon, du Minotaure. [...] Pas de Valéry, pas de Gide, pas de Sartre, pas de Camus, pas de T.S. Eliot ou de Joyce ou de Thomas Mann, sans la présence implicite ou explicite du mythe classique. [...] Avec l'effacement à l'horizon de l'ancien, c'est le moderne qui entre au musée.

Cet effacement maintes fois constaté s'accompagne d'un autre paradoxe. La tradition classique disparaît de la culture et d'abord de l'enseignement — ceux qui ont mon âge appartiennent à la dernière génération qui a traduit des odes d'Horace et des discours de Cicéron au collège — au moment même où le passé, prodigieusement enrichi par l'immense travail de générations d'érudits, n'a jamais été si riche, si séduisant. Pascal Quignard le dit dans le ton qui convient:

Jamais le passé n'a été si profond. Nous vivons l'Âge d'or. La musique baroque, la bibliothèque des anciens Akkadiens, nous avons tout. Nous sommes les naufrageurs d'une épave dont la largeur, la hauteur, la profondeur n'ont jamais connu d'égaux ou de rivales. André Leroi-Gourhan faisait souvent remarquer que durant toute la préhistoire et l'histoire, jusqu'à nos jours, le passé avait toujours été quelque chose de vague, de peu épais, d'assez léger. Il avait la minceur d'une huitaine de générations. Il est devenu d'une épaisseur, d'un poids et d'une précision inouïs. Hélas nous n'avons pas encore déchiffré l'étrusque, l'harappéen. Mais la montagne du passé en cent ans est devenue colossale, immense. Elle a pris la place des dieux. À ces hauteurs-là, dans cette région-là, il n'y a pas de prairies qui soient définitivement tondues. Pas de sources qui ne coulent toujours.

Bien sûr, « nous vivons l'Âge d'or ». Mais qui, « nous » ? La plupart préfèrent les best-sellers faits en série, les logomachies derridiennes et le dernier Goncourt au *Roman de Renart*, au *De Amore* de Ficin, à l'*Anthologie grecque*. Dans ce fossé qui se creuse entre la culture et la consommation, ce qui se perd à coup sûr, c'est l'espace public de la vie spirituelle. L'école, que dis-je ? l'université prépare les « cadres dynamiques » — les manœuvres hyperspécialisés — que nos techniques réclament. La télévision câblée occupe leurs loisirs, avec, sur quelques chaînes, les quelconques alibis culturels qu'il faut ; des livres jetables leur tiennent lieu de bibliothèques quand ils en ont. Ce désastre, c'en est un, redouble la catastrophe écologique qui rendra en quelques années la terre sinon impropre à la vie, du moins pauvre comme une banlieue. La plupart ne s'en apercevront pas. Mais il n'y eut jamais de démocratie d'ilotes.

Ces remarques trouvent confirmation dans les réponses de quelques-uns des écrivains auxquels *La Quinzaine littéraire* avait fait parvenir son questionnaire. François Bon :

C'est à reculons qu'on lit, qu'on écrit: on naît par Balzac, Flaubert, Kafka et Proust, Faulkner, et puis on régresse vers les couches plus profondes de la langue et du récit. Dans le grenier où travaille Valère Novarina, un énorme Shakespeare, des Rabelais abîmés, douze éditions de la Bible pour voisiner avec son Pascal et son La Fontaine; en somme, peu de livres. Quoi compte ici, sur cette table de bois, des avatars et de la mode?

Pour qui écrit-on sur cette table de bois? On n'est pas vraiment écrivain sans s'être posé, au moins une fois, cette question. La réponse qu'on lui apporte classe infailliblement. D'abord quelques chiffres, que j'emprunte à Marcelin Pleynet dans *Le Débat*. Le second tirage des *Fleurs du mal* en 1861, après le scandale du procès? 1 500 exemplaires. La première édition de *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* aux éditions de la NRF, seize ans après la mort de Mallarmé? 100 exemplaires. *Une saison en enfer*, publié à compte d'auteur par Rimbaud? 500 exemplaires. J'emprunte maintenant à Borges un commentaire de ce genre de statistiques, à propos de la publication d'*Histoire universelle de l'infamie*. Ce livre s'est vendu.

D'abord un exemplaire. Puis deux. Puis trois. Au bout d'une année, on avait vendu exactement trente-sept exemplaires. Quand on me l'a dit, j'ai eu une impression de foule: si vous vendez un livre à 10 000 exemplaires, c'est tellement abstrait — revenons aux circonstances toujours — c'est comme si vous n'aviez vendu aucun exemplaire. Tandis que 37 personnes, on peut se les imaginer; 37 acheteurs sont des messieurs ou des dames qui vivent dans des rues différentes, qui ont une tête différente, un passé différent... je voulais les connaître, les remercier personnellement! Vendre 5 000 exemplaires, c'est tellement grandiose que c'est presque le néant. Donc, en une année on a vendu 37 exemplaires. Et moi j'étais très content. En ce temps-là un écrivain ne songeait

*pas à vendre ses livres. Tout livre était un peu secret. C'était peut-être bon pour la littérature.*⁵

Le sens commun veut que les lecteurs choisissent un écrivain, par exemple qu'ils entrent dans une librairie, bouquinent, se laissent séduire, passent à la caisse avec tel ou tel titre. Ce sens commun n'accouche que d'un lieu commun. Un écrivain choisit ses lecteurs au moins autant que ceux-ci le choisissent. Je lis, de Jacques Brault, dans *Moments fragiles*:

*Neige d'un soir épands-toi partout
brouille l'air alentour*

Ces vers, je le sais, m'étaient destinés. Cavafy faisait imprimer ses poèmes sur des feuilles volantes dont il confectionnait lui-même des plaquettes qu'il envoyait à ceux dont il souhaitait être lu, à eux seuls. Précaution inutile: une œuvre ne trouvera jamais que ses lecteurs, ceux qui peuvent l'entendre. Celui qui écrit n'est jamais vraiment seul à sa table, dit Pascal Quignard:

Souvenez-vous de ce que disait le claveciniste Ralph Kirkpatrick. Il disait qu'il était difficile d'être seul quand on était assis à son clavecin. Toute sa vie on jouait pour les pairs, pour ceux dont l'idée de la beauté et la sensibilité étaient voisines des siennes, juste un peu supérieures. Il disait qu'on ne modelait jamais son interprétation pour un auditoire sans abaisser l'art entier et sans avilir le regard effrayant qu'on portait sur nous quand nous étions enfants. Si dans l'auditoire il se trouvait que personne n'avait la culture, l'oreille, le savoir ni la sensibilité capables d'en raviver le souvenir, on avait suffisamment de maîtres ou de morts au fond de soi à qui on redouterait

5. Georges Charbonnier, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Gallimard, 1967, pp. 105-106.

de déplaire. S'effaceraient-ils, on a suffisamment de soi pour ne pas être seul et pour ne pas s'aimer.

On écrit, selon la splendide dédicace du *Poids du monde* de Peter Handke, «pour celui que cela concerne». Au singulier. Cette élection ne tient pas à l'époque: le numéro 31 dans les éditions modernes de Catulle m'était destiné. Quant à la masse imprimée, Jacques Réda en dit ce qui convient en quelques lignes mémorables que je me réciterai périodiquement:

*On voit surabonder les ouvrages qui n'ont
Pour auteurs que fort peu d'écrivains de ce nom
Vraiment dignes. Pourquoi? Les raisons m'en paraissent
Relever de nos mœurs où règnent la paresse,
L'aplomb, l'argent: voyez la télévision
Et tels autres pouvoirs dont la collusion
Manifeste un besoin pervers de fomenter
Un regain de sottise et de vulgarité.*

La poésie reste la grande absente de ces dossiers. Dans *Le Débat*, elle n'apparaît que sous la forme d'une enquête piégée sur sa prétendue éclipse actuelle posée comme une évidence. On a demandé à plusieurs poètes d'en rechercher les causes. Claude Roy, entre autres, a contesté ce questionnaire lourdement orienté:

La «clandestinité», la «marginalité», l'«éclipse», ces malédications, dont Le Débat s'afflige qu'elles frappent les poètes, ne sont pas l'exception mais la règle.

Cette règle s'applique implacablement dans *Le Débat*, où l'on ne s'adresse aux poètes que pour les sommer de donner les raisons de leur disparition. Dans *La Quinzaine littéraire*, où l'on précise benoîtement que «nous n'avons pas voulu interroger des poètes uniquement poètes», ce qui évoque irrésistiblement ce mot d'un éditeur à Dylan Thomas: «je prends votre recueil et les droits de vos cinq prochains romans». Dans *L'In-*

fini, où l'on ne trouve aucun poète parmi les vingt-deux auteurs censés représenter la «Génération 89». Il est beau ensuite d'entendre des gémissements sur le déclin de la poésie. Jacques Réda, dans un carnet de la *NRF*⁶ (numéro 434, mars 1989), a bien décrit «cette fièvre récurrente qui, de loin en loin, ressaisit, à propos de la poésie française actuelle, des gens dont c'est le dernier souci».

Le numéro 26 de *L'Infini* pourrait être le plus intéressant des trois dont je rends compte: l'amateur de lettres se reconnaît infailliblement à ce qu'il préfère les récits et les poèmes aux discours sur la littérature. Il déçoit pourtant comme s'il avait été improvisé ou que les auteurs sollicités avaient refile des fonds de tiroir. Le numéro 19, publié à l'été 1987 et qui rassemblait vingt-cinq écrivains sous le titre «Où en est la littérature», présentait un tout autre panorama, plus convaincant⁷. On le consultera de préférence à celui-ci pour se faire une idée de la *prose* française actuelle: en 1987 pas plus qu'en 1989, la poésie n'avait paru faire partie de la «littérature» française pour la rédaction de *L'Infini*.

* * *

*Diogène*⁸ (numéro 145, 1989) rassemble huit articles sous la rubrique «Langage et civilisation». Cela peut tout couvrir. On y lit notamment, de Claude Hagège, *La théorie linguistique* et, de Fernando Ainsa, *L'invention de l'Amérique*. Celui-ci, en particulier, on ferait bien de le lire tout de suite, pendant qu'on a encore envie de lire quoi que ce soit sur la découverte du Nouveau Monde. On a gémi cette année sous le déferlement de livres, articles, colloques sur le bicentenaire de la Révolution française; on frémit à la pensée du raz-de-marée

6. Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris.

7. Cf. *Liberté* 175, février 1988.

8. Unesco, 1, rue Miollis, Paris XV^e.

imprimé que nous vaudra le cinquième centenaire du voyage de Colomb en 1992. Dans un numéro intitulé «Langage et civilisation», on s'étonne de lire un texte aussi mal traduit, au point d'en devenir illisible, que celui d'Alexander J. Argyros, *Esthétique et ritualisation d'un sport: la pêche à la mouche*; le thème en était pourtant bien engageant.

L'Infini (numéro 25, printemps 1989) consacre à Voltaire un ensemble inattendu. Voilà sans doute un des écrivains français les plus méconnus: hors ses romans, que lit-on de son œuvre immense? Gageons qu'on s'y remettra pour faire un pied de nez aux modernes qui l'avaient trouvé plat. Isabelle Rieusset, ici, s'en prend à Barthes qui avait eu le tort de trouver démodée «la pauvre ironie voltairienne, produit narcissique d'une langue trop confiante en elle-même». La mode est aux «retours»: voici donc celui de Voltaire. De celui-là, on ne trouvera pas à se plaindre.

Dans le numéro 435 de la *NRF* (avril 1989), des poèmes de Jean-Pierre Chambon, *Première lumière*, et de Jean Grosjean, *Apriliennes*; une nouvelle de Roger Grenier, *Comme dans un roman*. En chronique, Soshana Rappoport signale la traduction d'un choix des *Carnets* de Coleridge par Pierre Leyris: «Ces étourneaux en vols immenses dérivent comme de la fumée, le brouillard ou n'importe quoi de vaporeux sans volition.» Avec ce numéro d'avril, la *NRF* renoue avec un vrai carton beige; depuis quelques années, un machin glacé, teint en beige, lui donnait assez curieusement l'allure d'une mauvaise imitation d'elle-même. Voilà un autre «retour» dont on ne se plaindra pas.

*Le Québec littéraire*⁹ publie cet été son troisième et dernier numéro sous le titre bouffon «Un livre nous habille». L'éditeur Guérin coupe les fonds. On m'excusera de ne pas verser une larme sur la disparition d'une publication vulgaire, où l'on cultivait le bruit, l'inculture et les farces épaisses. Quoi

9. 4572, rue Saint-Denis, 2^e étage, Montréal, H2J 2L3.

qu'ait prétendu une publicité qui évoquait une critique «unanime», je me permets de rappeler que j'avais noté ici même une partie des réserves que m'avait inspirées le premier numéro — par je ne sais quelle coupable indulgence, je voulais laisser sa chance au coureur¹⁰. Je dirai seulement du troisième et dernier, égal aux deux premiers, qu'avec la disparition de cette chose, c'est beaucoup de sottise tonitruante qui s'en va.

*Sédiments*¹¹, «un recueil d'écriture et de réflexion» sous la direction de Georges Leroux et de Michel Van Schendel, n'est pas à proprement parler une revue. Le volume précédent remontait à 1986. On aura le temps de revenir à celui-ci, divisé en «Bloc», «Mouvements», «Traces, alluvions»: *Sédiments* s'inscrit dans le temps géologique.

*Trois*¹² s'est imposé en une douzaine de numéros. Chacun n'a répondu que partiellement, de façon parfois maladroite ou précieuse, au projet d'une revue «d'histoire de l'art, de littérature et de sciences humaines». Mais ce n'est pas rien, une revue dont chaque parution donne à rêver d'un numéro idéal, qu'elle laisse entrevoir. Celui qui est daté Printemps/Été 1989 (volume 4, numéro 3) compte 142 pages, c'est trop: les poèmes de Guy Cloutier, *L'île se dérobe*, ont déjà paru en volume et n'ont plus leur place dans une revue; ceux de Michael Delisle, *L'émotion de l'autre*, sont d'une insignifiance hyperréaliste; l'interminable texte de Robert Mignier sur les conséquences idéologiques de la longueur des cheveux est d'une irrécupérable niaiserie. Mais on lit aussi dans ce numéro une étude de Marie Carani sur la perspective, un texte de Michel Butor, *Miroir de Suzanne*, des pages d'un roman à venir d'Anne Dandurand, *Le convoi de l'insomnie*. Dans une

10. Cf. *Liberté* 181, février 1989.

11. Éditions Hurtubise HMH, 7360, boulevard Newman, Ville LaSalle, H8N 1X2.

12. 2033, avenue Jessop, Laval, H7S 1X3.

abondante section de notes de lecture, il faut signaler celle que Stéphane Lépine consacre à *Une année à la campagne* de Sue Hubbel. Cela suffit.

*Zymergy*¹³ est une revue littéraire de langue anglaise publiée à Montréal. À moi seul, voilà qui suscite l'intérêt. À en juger par le numéro 5, où l'on peut lire quelques pages en français, l'entreprise reste un peu brouillonne: la typographie est surchargée, le choix des textes, si choix il y eut, est fort inégal. Mais cela vit, manifestement. On dit qu'un prochain numéro sera consacré à David Solway. Il est temps qu'on rende hommage à cet extraordinaire poète. J'y reviendrai.

13. C.P. 1746, Place du Parc, Montréal, H2W 2R7.